

Citazione bibliografica: Laurent Angliviel de la Beaumelle (Ed.): "Amusement XLV.", in: *La Spectatrice danoise*, Vol.1\045 (1749), pp. 385-392, edito in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Ed.): Gli "Spectators" nel contesto internazionale. Edizione digitale, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4226

Ebene 1 »

AMUSEMENT XLV.

Ebene 2 »

I.

L'art de composer les Pièces de Théâtre a été porté de nos jours au plus haut point de perfection. Notre siècle n'est point à la vérité le siècle du Génie. Mais certainement c'est celui de l'Esprit & du Goût. Jamais les règles ne furent mieux connues. Pour les pratiquer, de quels talens ne faut il pas être doué ? Il faut joindre à un grand fonds d'érudition, & à une profonde connoissance de l'antiquité un discernement vif & juste, une étude réfléchie de l'homme & de toutes ses passions, une imagination brillante, un esprit, qui sans perdre de son feu, sache se plier aux préceptes de l'Art, & s'en écarter, sans perdre de ses argémens. Talens extrêmement rares, talens qui n'ont point encore paru en Dannemarc. Ce n'est pas que notre Patrie ne produise de grands génies ; mais n'étant point cultivés, ils ne parviennent jamais à une parfaite maturité.

[386] II.

Jamais la passion pour les Spectacles ne fût plus forte qu'elle l'est aujourd'hui. La Comédie est tellement devenue à la mode parmi une Nation, qui, à cet égard, donne le ton à toutes les autres excepté à l'Angloise, qu'on compte actuellement à Paris plus de soixante Théâtres Domestiques, où des Cotteries de Dames & de Cavaliers de la première qualité représentent les pièces soit comiques soit tragiques. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que chaque Cotterie a son Poète ou son Bel-Esprit. Le Jeu est extrêmement tombé, soit que les Bourses, vuides, grace aux impôts, empêchent de sùvenir à cette dépense ruineuse, soit qu'on se soit dégouté d'un amusement qui ne l'est guère. Nos Quadrilleuses seroient bien mal campées dans ce pais-là.

Quoiqu'il en soit, comme il ne s'étoit jusqu'ici trouvé personne, qui eût entrepris de rédiger d'une façon claire & méthodique ce qu'on peut dire sur l'art de représenter les pièces de Théâtre, Mr. Remond de St. Albine vient d'exécutor <sic> ce dessein dans un ouvrage, intitulé : le Comedien ; où, en tâchant de développer tous les secrets de l'Art de représenter, il donne d'excellens préceptes pour y réussir. Ce Livre est divisé en deux parties. Dans la première, on parle des avantages, que les Comédiens doivent tenir de la nature ; & dans la seconde, on examine les secours, que les Comédiens doivent emprunter de l'Art.

Messieurs les Poètes Dramatiques devroient, en conscience, faire une pension à l'Auteur. Ils ne se plaindront plus désormais, que leurs Pièces sont mal rendues. Quelques Acteurs de la Comédie Française devroient, par pitié pour le Tragique, se pourvoir de ce Livre. On dit, que nos Comédiens Danois en auroient encore plus besoin. Ils devroient le faire traduire en notre langue à leurs dépens. Cet aveu de leur incapacité leur feroit plus d'honneur, que leurs représentations ne leur rapportent d'argent. Mais brisons-la. Aussi bien on pourroit me faire un crime de [387] léze-Patrie, de ce que je ne me laisse pas subjugué par un préjugé ridicule : Et pourquoi non ? On m'en a bien fait un de ce que j'ai dit librement ma pensée sur l'Opera Italien.

III.

On croïoit, que Corneille & Racine avoient épuisé le Tragique. Mais Crébillon a sçû se fraïer de nouvelles routes. Il n'a ni le sublime du premier, ni le tendre de second ; il se distingue par son noir Cothurne. Corneille élève l'ame par la noblesse des sentimens, l'étonne par des catastrophes surprenantes, la tient en suspens par la multiplicité des incidens. Racine s'en rend maître en remüant les passions ; l'Amour lui confia, ce semble, la clé du cœur humain. Crébillon l'effraïe par de lugubres images, l'épouvante par des objets terribles. On devient honnête homme à l'école de Corneille, galant à celle de Racine, Philosophe à celle de Crébillon. La perfection seroit de rassembler dans un quatrième Poète ce que ces trois-là ont de meilleur. **Ebene 3 » Exemplum »** Voltaire imagine, que ses talens atteignent à ce degré. Mais les Connoisseurs réclament contre son amour-propre. Après-qu'il eut donné son Oedipe, qui eût un succès prodigieux, il s'avisa en bonne compagnie de promettre une Tragedie, qui auroit toutes les beautés de Corneille, & pas un de ses défauts. « Donnez-nous, lui dît un homme d'esprit, les défauts de Corneille ; Nous vous tenons quittes de ses beautés. » Quoiqu'il en soit, ce Poète a puisé aux bords de la Tamise ces traits libres & hardis, qui forment une quatrième espèce de Tragique, & qui vaudront toujourns à ses pièces l'admiration des gens sensés, n'eussent-elles d'autre mérite. **« Exemplum « Ebene 3**

Les Anglois ne cèdent en rien aux François. Shœkespëar, leur Corneille, est inimitable, quoique rempli de défauts revoltans, qu'il faut, s'il vous plaît, mettre sur le compte de son siècle, où le goût n'étoit pas encore épuré ; Congrève, Dryden, Addison ont donné d'excellentes Piécés. Le Caton du dernier est [388] traduit presque en toutes les Langues. Le Génie Anglois semble fait exprès pour le Tragique : & leurs Poètes seroient parfaits, s'ils se livroient moins à l'impétuosité de leur imagination bouillante, & s'ils ne secoüoient pas si souvent le joug des règles de l'Art. C'est au moins ce que leur objectent les critiques François.

Les Anglois usent de recrimination, & reprochent aux François d'habiller tous leurs héros à la Française, en les transformant en Céladons, en Amans transis. Ce reproche a quelque fondement, mais il est outré. Dans les bonnes pièces du Théâtre de Paris, l'Amour ne tient que le second rang. Quand cette passion est traitée avec noblesse, elle est l'ame de la Tragédie. La Galanterie est fade en tous les genres. Mais l'amour est vif, varié, intéressant. L'Épouse en Deüil, l'Andromaque de Philipps &c. prouvent, que l'Amour, à Londres comme à Paris, fait une des plus grandes beautés du Théâtre.

Mais, dit-on aux François, pourquoi n'avez-vous d'autre ressource que l'amour pour étendre l'Action Théâtrale ? Pourquoi Voltaire, n'a-t'il pas pû, avec toute son imagination, étendre son Jule-César au-delà du troisième <sic> Acte ? Pourquoi l'Auteur de Coligny ou de la St. Barthelemi n'at'il pû aller plus loin ? —. Ces exemples ne prouvent rien. Racine n'a t'il pas poussé son Esther & son Athalie jusqu'au cinquième Acte, sans recourir aux intrigues amoureuses ? Si les François donnent ordinairement dans ce défaut, c'est qu'ils ont appris à l'école de l'expérience, que de tous les moïens de plaire, c'est le plus sur. Le beau-séxe compose une grande partie des Spectateurs. C'est lui qui attire les hommes à la Comedie. Il s'agit d'émouvoir leurs passion ; & quoi de plus propre à produire cet effèt, que l'amour ? Notre coeur en est avide, & n'est fortement touché que par là. Ne nous parle-t'on que de conspirations, de projets ambitieux ? Nous voila dans le froid. Veut-on nous plaire à coup sur ? Qu'on nous prenne par notre foible ; qu'on exagère le pouvoir de nos appas ; qu'on nous érige [389] en Souveraines des plus grands coeurs. Que l'héroïsme soit accompagné de l'amour ; Que Titus dise, qu'il doit ses vertus

Citazione/Motto » A l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
Et de voir à ses piéds tout le monde avec lui. **« Citazione/Motto**

Que César dise à Cléopatre, que ses beaux yeux

Citazione/Motto » L'ont rendu le premier & de Rome & du Monde -
Et qu'a Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour la conserver, que pour vaincre Pompée. « Citazione/Motto

C'est alors que nous triomphons. Les plus belles scènes ne font aucune impression sur nous, quand elles sont dénuées de ces sentimens tendres que nous chérissons. Voilà pourquoi Racine plaît aux Dames infiniment plus que Corneille, qui fait les délices des Hommes, & que les Anglois préfèrent sans balancer à son Rival. On peut dire de ces deux poètes, que Corneille a visé à la perfection, & Racine au succès.

IV.

Comme nous ne nous piquons pas de faire figure dans la République des Lettres, nous n'avons point de pièces Tragiques. Et le moi ! Où nos Beaux-esprits (supposé que nous en aïons) puiseroient-ils ce bon goût, qu'on ne peut acquérir dans l'Université, vû qu'aucun Professeur n'y enseigne l'Art Poétique, qui est une partie essentielle de la Littérature ? La première Tragédie, que nous aurons, viendra probablement de ce quartier là ; mais peut elle être bonne, si l'Auteur n'a pas beaucoup d'usage du grand monde ? Et l'on sait, que nos Illustres ne le voient que pour le courtoiser. Parmi les personnes de qualité, on ne cultive point les Lettres ; & il en est, qui croiroient encanailler leur esprit, s'ils annobliroient notre Théâtre d'une Tragédie de leur façon. Il y a pourtant des Seigneurs Anglois & François, qui n'ont pas dédaigné cette sorte de gloire. Ajoutés à cela, que nous ne daignons pas cultiver notre Langue. Et peut être n'y a t'il pas grand mal. Car, outre que ce seroit s'y prendre trop [390] tard, que de commencer à présent que la Langue françoise a pris racine partout ; je doute, que le Danois puisse s'élever jusqu'au sublime, jusqu'à l'ampoullé du Tragique. Aumoins je sai bien, que le ton de nos Acteurs jureroit avec le ton que demande le Cothurne.

En fait de Comédies, nous avons été plus heureux. M. de Holberg nous en a donné un grand nombre, qui lui ont valu le nom de Plaute Danois. M. G. Fursman en a fait la Traduction. Il n'en a parû que le I. volume, qui, dit-on, n'a pas encore fait fortune, malgré toutes ses beautés. M. de H - - - a prévu ce froid accueil en homme qui connoit le terrain. Aussi a t'il eû la précaution de mettre à la tête de l'ouvrage une Préface, un peu paradoxale, si vous voulez, mais pourtant très vraie. Il faut voir, comme il y drape en homme du métier le Théâtre de Paris ! Il y soutient, que les Comédies qu'on y jouë ne sont que de beaux Dialogues &c. Tout cela est non seulement sensé, mais encore très prudent ; car, tant que le mauvais goût assurera aux Comédies Françoises les suffrages des prétendus Connoisseurs, celles de M. de H - - - pourront s'en consoler. En attendant, que le bon sens reparoisse sur l'Horison du Parnasse François, nôtre Molière peut jouir des applaudissemens flatteurs de ses compatriotes, parceque l'ignorance de notre Parterre le préserve des faux jugemens, & que des élèves de la simple Nature, tels que sont les Bourgeois de cette Ville, sont infiniment plus capables de juger sainement de Pièces, que la Nature semble avoir dictées, que ne le sont tous les Beaux-Esprits du monde avec le jargon de leur Art, tous les courtisans avec leur fausse délicatesse, tous les Parisiens avec leur Comique Dialogué.

V.

Quelques personnes voudroient proscrire la Comédie : ce sont les Bigots ; D'autres la croient absolument nécessaire dans un Etat bien policé. Les premiers la regardent comme une école [392] <sic> d'impureté ; les seconds, comme une école de vertu. Excès de côté & d'autre. Les uns dépriment trop la Comédie ; les autres l'estiment trop. Prenons un juste milieu ; & disons, que la Comédie, telle qu'elle est en France s'entend, doit être mise au rang des plaisirs innocens. Le Théâtre François gagne tous les jours en dignité. Les Farces, les équivoques, les obscénités en sont bannies. Ce bon goût s'est étendu jusques sur la scène Italienne, dont les jeux, autrefois voués à l'indécence, commencent à mériter l'attention des honnêtes gens. Encore quelques pas ; & la Comédie Françoises, ramenée au vrai, au beau, au bon, atteindra un tel point de perfection, que Platon lui-même ne l'auroit pas bannie de sa République. La haute Comédie, loin d'être nuisible à la pureté des moeurs, ne peut

qu'être avantageuse à la vertu. Jusqu'à présent l'homme n'a inventé aucun plaisir, qui soit plus digne de lui. C'est dommage, que les Comédiens de Province soient obligés, pour vivre, de se mettre à la portée du Peuple, en représentant des pièces, où les preceptes de l'art poétique, les lois de la bienséance, les règles du sens commun sont également négligées, & en les accompagnant de Danses lubriques, assés nuisibles à l'innocence des jeunes coeurs.

On demande, s'il est décent de donner en spectacle les Histoires & les vérités de la Bible : Ici ? Non : Puisqu'on s'en scandalise : Mais en France, où l'on sait, qu'il n'y a aucun crime à sanctifier les plaisirs, & où l'on a des Tragédies saintes, dont les Auteurs ont sçu exposer les vérités & les mystères de la Religion avec toute la noblesse & la majeste convenables à la matière, il est permis de s'intéresser publiquement aux malheurs de Polyucte, & au bonheur de Joas. Quand ces magnifiques spectacles sont suivis d'une Farce, & de chansons libres, il est naturel qu'un homme sage soit choqué de ce bizarre mélange de sacré & de profane.

[392] VI.

La Troupe des Comédiens Danois & celle des Comédiens François sont deux Rivaless, qui ne se pardonnent rien : Cela ne me surprend point. Mais ce qui me passe, c'est qu'il se trouve des gens assés passionnés, pour préférer la première à la seconde. Je dirois volontiers à ces Messieurs : « De bonne foi ; est-ce un parallèle à faire ? Avés-vous un Genoïs, un Dulondel, un Delaunai, un Cadet ? Avés-vous un Acteur, qui récite passablement ? Avés-vous une Actrice, qui entende le Théâtre ? Il est vrai, que peut être avec le tems, vos Comédiens égaleront les François ; mais vos poètes égaleront-ils jamais les poètes de Paris ? Vous serés toujours réduits au sel attique de M. Holberg, ou bien aux fades copies des excellens originaux. Quel bel esprit avés vous, qui entende assés bien les finesses de l'une & l'autre Langue pour faire de bonnes traductions ? D'ailleurs, il Vous manque une partie essentielle du Poème Dramatique ; Vous ne pouvés chausser le Cothurne. Vous n'avez pas même une traduction d'une Tragédie Angloise ou Française. Il est vrai, que vos décorations sont assés belles ; mais les décorations ne sont que l'accessoire ; Le Principal vous manque. »

L'émulation produit ordinairement de bons effets : mais la passion n'en produit jamais. Si les Comédiens Danois, moins présomptueux, se piquoient plus de connoître leurs défauts, & de s'en corriger, que de déprimer le Théâtre François, on pourroit se flatter de les voir un jour sur un bon pié ; mais tant qu'ils s'obstineront à se croire de grands Acteurs, ils ne sortiront point de la Sphère de médiocrité où ils sont ; ils ne parviendront jamais à ce point de perfection qu'on exige d'une Troupe fixée dans une Capitale ; en un Mot, ils seront toujours réduits à compter les Cordons bleus ou blancs, qu'ils auront eu, à leurs représentations. Du reste, ces deux Comédiens ne s'entre nuisent pas autant qu'on pourroit se l'imaginer. Le Peuple n'entend point le François. « Ebene 2 « Ebene 1